

MATHÉ VERGA

LE MOUVEMENT
DU BALANCIER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-013-9

Dépôt légal : décembre 2023

Où le commissaire Ricordi se retrouve sur sa terre natale

Le soleil était en train de se coucher sur la baie d'Ajaccio.

Les collines environnantes s'étaient progressivement teintées de rose et les odeurs capiteuses du myrte et des pins parasols surchauffés étaient venues se mélanger aux effluves de kérosène.

Le commissaire Giuseppe Ricordi venait d'atterrir sur l'unique piste d'atterrissage de Campo di Loro, le petit aéroport insulaire.

Le commandant de bord avait annoncé une température extérieure de seulement 25 petits degrés Celsius et déjà le commissaire transpirait à grosses gouttes en descendant du petit avion à hélices qui l'avait amené de Marseille.

Pourtant, à peine posé le pied sur le tarmac, il avait ressenti un profond bien-être l'envahir et c'est quasiment béat qu'il était en train de parcourir les derniers mètres vers l'aérogare.

Des effluves d'enfance lui remontaient comme quand, tout petiot encore, il venait passer l'été chez ses cousins de Borgo.

Après avoir récupéré son unique valise, il sortit de l'aérogare et se dirigea vers l'enseigne du loueur de voitures.

Il craignait que sa première enquête dans les montagnes ne soit pas, à proprement parler, une balade de santé et il s'était loué un gros 4x4 sur ses deniers personnels. Comme ça il n'aurait pas besoin d'utiliser les inévitables vieilles chignoles toutes rouillées du commissariat !

Ricordi avait conservé des goûts de luxe, vestiges d'une ancienne vie révolue.

Commissaire stagiaire, ce n'était que sa seconde vie.

Sa vocation tardive lui était venue quand on l'avait retrouvé à l'article de la mort, au coin d'une ruelle du vieux port de Marseille.

Pendant les cinq longues années de sa convalescence, la lecture obsessionnelle de romans policiers l'avait définitivement fait basculer du côté de la défense de la veuve et de l'orphelin.

Une fois sur pied, il s'était engagé dans la police comme on entre en religion. Ensuite, il avait gravi patiemment les différents échelons hiérarchiques et alors qu'il entamait sa cinquante et unième année, il venait de tenter avec succès le concours de commissaire de police.

Malgré les rapports ambigus que ses parents avaient toujours entretenus avec leur terre natale, il avait choisi d'effectuer sa première affectation sur l'île de Beauté.

La curiosité avait eu le dessus et il s'était jeté à l'eau.

Tenant à la main un exemplaire des aventures d'un certain commissaire Montalbano, une de ses lectures préférées, le commissaire stagiaire Ricordi débarquait donc en ce début d'été sur l'île de ses ancêtres.

Comme aurait pu le lui conseiller le célèbre commissaire sicilien : il convenait d'éviter de se laisser prendre par les Turcs ou plutôt par les Corses, et surtout de profiter comme Dieu le veut de tous les bienfaits de l'île et en particulier de sa cuisine !¹

Alors qu'il terminait les formalités d'usage au comptoir du loueur de voitures, il aperçut un homme basané au regard bleu acier en train de le dévisager à travers la vitre du bungalow de bois :

« Ça ne peut pas être le comité d'accueil du commissariat de Propriano, je n'ai prévenu personne de l'heure de mon arrivée ! » se dit Ricordi, en remerciant la blonde plantureuse de l'accueil, et il s'éloigna vers les emplacements de parking, alignés face à la mer.

Après avoir tourné et viré dans les allées, il constata qu'il ne trouvait pas le 4x4 en question et il se mit à vociférer sur l'incapacité quasi congénitale de ses congénères à s'organiser, ne serait-ce qu'un tout petit peu !

C'est à ce moment-là, qu'il entendit un premier bruit sourd, comme si on venait de déboucher une bouteille de champagne,

1 Expressions employées régulièrement par le commissaire Montalbano dans les œuvres d'Andréa Camilleri.

dans son dos : « Peut-être que quelqu'un est venu fêter mon arrivée ! » galéja-t-il, avant de comprendre que le champagne serait sans doute pour une autre fois et que pour l'instant, on allait plutôt lui faire la fête avec un pétard muni d'un silencieux : quelqu'un se rapprochait de lui en courant !

D'instinct, il se coucha à plat ventre puis tenta de ramper sous une camionnette garée à proximité.

Comme il venait à peine de s'immobiliser sous le véhicule de service, il sentit une main robuste le saisir par les pieds. Une fois tiré à découvert, il fut retourné sur le dos, comme un gros insecte sur sa carapace avec les pattes qui battent le vide.

L'homme aux yeux bleus, celui du comptoir, venait de lui appuyer un flingue à la naissance du cou. il asséna méchamment au commissaire novice :

— Alors Ricordi, on vient se mêler de ce qui ne te regarde pas... Tu sais qu'on n'aime pas trop ça par ici...

Sans attendre la réponse, il lui flanqua un coup de pied dans les roubignoles, avant d'ajouter en articulant lentement avec un accent corse à couper à l'Opinel :

— Tu m'as bien compris au moins... Et n'espère pas t'en tirer tout seul : on t'observe... Tu ne serais pas le premier commissaire à qui il arriverait des babioles...

Une fois son message de bienvenue consciencieusement dispensé, « les Yeux bleus » s'évanouit aussitôt dans le maquis avec la dextérité d'un marcassin apeuré.

Abasourdi par cet accueil plutôt brutal, le commissaire se releva en jurant.

Même dans ses pires cauchemars, il n'aurait pas osé imaginer une attaque directement à la descente de l'avion !

Il se mit à la recherche de son téléphone en espérant que l'algarade avec le Corse ne l'avait pas mis hors service.

Il le retrouva intact dans la poche arrière de son pantalon et appela aussitôt la gendarmerie de Propriano.

C'est son futur adjoint, un dénommé Fabio qui lui répondit :

— Commissaire ! Je savais que vous arriviez sur le vol de dix-huit heures. Est-ce que vous avez fait un bon voyage ?

— Extraordinaire ! Même pas besoin de communiquer mon heure d'arrivée, tout le monde est au courant, juste par le bruissement du maquis... ronchonna-t-il, avant de demander :

— Fabio! Est-ce que quelqu'un pourrait venir me chercher à l'aéroport, je ne suis pas sûr d'arriver à trouver le commissariat tout seul ?

En pleurant ainsi la misère, il espérait faire d'une pierre deux coups : sécuriser son arrivée sur les lieux, mais aussi et surtout trouver ce foutu bled dans la campagne.

Il reviendrait chercher le 4x4 plus tard.

Fabio accepta sans discuter :

— J'arrive tout de suite... En attendant, allez donc prendre un Casa² au bar de la marine. Je vous rejoins là-bas dans une demi-heure.

Il raccrocha et Ricordi se hâta de se fondre dans la foule des premiers estivants de ce début d'été.

Avisant une grosse dame occupée à bavasser bruyamment avec un vieux, résigné sur son sort, il lui demanda si elle savait où se trouvait le café de la marine.

— Le ca-fé de la ma-ri-ne ? répéta celle-ci, en insistant bien sur chaque syllabe... Eh ben, c'est sur le port !

De toute évidence, se dit Ricordi, elle me prend pour le dernier des abrutis !

— Et le port, comment je fais pour y aller ? insista-t-il, ombreux.

— Ben vous suivez la mer ! fit-elle avec un air de se payer sa tête.

Sur cette évidence, elle s'en retourna à ses vitupérations, sans s'inquiéter davantage de cet attardé qui ne savait même pas où se trouvait la mer !

Après s'être égaré plusieurs fois en suivant la côte parce que la dame avait omis de préciser dans quelle direction il fallait suivre la mer, Ricordi finit par se retrouver dans un petit troquet aux sièges en aluminium et en simili cuir.

Quatre sexagénaires mâles, attablés autour de leurs sempiternels Casa, étaient en train de s'apostropher dans une sorte de patois qui ressemblait bien plus au sicilien qu'au français.

Son entrée provoqua l'arrêt immédiat de toute forme de conversation. Les quatre hommes le dévisagèrent avec des regards inquisiteurs.

2 Casa pour Casanis, boisson alcoolisée à l'anis, très apprécié sur l'île..

Soulagé d'apercevoir une petite table d'angle dissimulée au fond de la pièce, il courut immédiatement s'y réfugier.

Se plaçant de manière à pouvoir surveiller la rue, il alluma aussitôt son téléphone, pour se donner une contenance.

Sur l'application de *Corse-Matin*, une manchette titrait :

« Un accident sur la route de Zarcia fait un mort. Un jeune homme de 29 ans. »

Le jeune en question avait été retrouvé à l'aube, dans le précipice, quelques mètres en dessous de sa propre voiture carbonisée, une Maserati.

Le père, médecin au village, avait aussitôt porté plainte contre X.

Avant même que le serveur n'ait eu le temps de prendre sa commande, trois coups de klaxon l'interrompirent dans sa lecture. Une vieille Clio bleue était en train de se garer en double file et un petit homme à la face poupine et au sourire avenant était en train d'en descendre : Fabio !

Toujours observé par les huit paires d'yeux, il se leva et se dirigea vers la sortie, dans un silence de mort.

Sur le trottoir, le petit homme au sourire jovial vint immédiatement à sa rencontre :

— Fabio Moreno ! se présenta-t-il, en tenant une poignée de main au commissaire qui la lui rendit.

Une fois ces formalités accomplies, ils montèrent à bord de la Clio bleue et Fabio annonça qu'il le conduisait directement à Zarcia, où on lui avait réservé un appartement, en attendant que l'ancien commissaire Bonita libère l'appartement de fonction de Propriano.

Tout en entamant une série de virages, son nouvel adjoint se mit à le noyer sous un flot continu d'informations plus ou moins décousues :

— Vous serez hébergé chez des paysans, deux braves frères qui ne se sont jamais mariés : les frères Luciani. Ils en savent long sur les gens du village. Vous verrez !... Moi, j'habite en ville, à Propriano. La vie sur l'île est très agréable en cette saison ! Surtout si l'on ne tient pas compte des touristes qui commencent déjà à arriver...

Comme Ricordi ne semblait pas vouloir entretenir la conversation, Fabio chercha à savoir si le commissaire avait entendu parler de l'affaire de Zarcia :

— Et à vous, qu'est-ce qu'on vous a dit au juste sur les événements ?

Ricordi venait à peine de s'installer confortablement sur le siège passager et il était en train d'essayer d'étaler ses jambes.

Il ne répondit que du bout des lèvres :

— Il y a eu un mort et apparemment, il n'y a pas de consensus sur la thèse de l'accident...

— C'est exactement ça ! fit Fabio, comme pour décerner un premier *satisfecit* à son nouveau chef.

Et comme celui-ci ne semblait toujours pas disposé à causer avec lui, il entreprit de récapituler l'affaire depuis le début :

— Le fils du médecin du village, Francescu Carbonari a été retrouvé mort avant-hier. Il était dans le précipice en contrebas de Zarcia, avec une grosse entaille dans la tête.

— ...

— Sa voiture, une Maserati flambant neuve... Celle-là, on l'a retrouvée plantée contre un arbre cinquante mètres au-dessus du cadavre. Elle est complètement carbonisée !

— ...

— La scientifique d'Ajaccio l'a récupérée pour faire des investigations techniques dessus, mais ça m'étonnerait qu'on arrive à en tirer quelque chose.

Fabio s'interrompt pour jeter un coup d'œil au nouveau commissaire stagiaire, toujours aussi atone.

Les yeux dans le vide, il était en train de fixer obstinément la route.

Gêné, il reprit son écoulement verbal :

— Le fils Carbonari pourrait avoir essayé de se jeter de la voiture avant qu'elle atterrisse au fond du ravin et dans ce cas, il aurait probablement reçu un coup sur la tête... Mais, pour l'instant, on ne connaît pas encore la cause scientifique de sa mort... Et au village, personne ne veut croire à la thèse de l'accident, surtout pas la famille !

Il s'interrompt pour jeter un nouveau coup d'œil au commissaire catatonique et après avoir repris son souffle, il poursuivit :

— C'est sûr qu'il avait un peu bu ce soir-là, Francescu, quand il a décidé de descendre en ville – trois Casa bien tassés, d'après ce que m'a dit la patronne du bar, au village. Mais... c'était un gars du pays... Un de ceux qui connaissent les virages comme leur poche...